

Le travail hors de l'usine.
Bricolage et double activité.

F. WEBER

Double activité, pluriactivité agricole : on désigne par ces termes, en voie de consécration, les situations où un chef d'exploitation agricole ou des membres de sa famille (*household*) exercent une "activité extérieure" à l'exploitation. C'est l'agro-centrisme sous-jacent à une telle définition ⁽¹⁾ que je voudrais ici dépasser. Au lieu de considérer la double activité comme un appendice, plus ou moins important, résiduel ou d'avant-garde, de l'agriculture, et sans la prendre non plus comme sujet autonome de recherche, je m'attacherai aux formes ouvrières de cette pluriactivité agricole ; j'étudierai en effet les discours, les pratiques et les positions sociales de double actifs "agriculteurs-ouvriers", en insistant sur leur appartenance sociale au monde ouvrier. Pour prendre un point de vue encore plus extérieur aux problématiques habituelles, je tenterai de resituer cette pluriactivité particulière dans l'ensemble des activités extra-professionnelles des ouvriers d'une usine, sans négliger toutefois les diverses stratégies paysannes dont elle peut être un élément. À partir d'une enquête ethnographique menée autour de l'usine sidérurgique de N*, petite ville mono-industrielle de Bourgogne ⁽²⁾, je poserai les premiers jalons d'une analyse des différents statuts des activités "agrico-les" (liées à la terre) exercées par les ouvriers.

L'environnement rural de N* est aujourd'hui très agricole, bien qu'on puisse y distinguer deux zones dont les histoires industrielles, centrées toutes deux sur la métallurgie, sont inverses ⁽³⁾. Le Châtillonnais, région dont l'apogée industrielle se situe sous la Monarchie de Juillet, a connu une spécialisation agricole relativement récente (1950), après être devenu un désert urbain et industriel. L'Auxois, sans grande tradition industrielle avant 1900, est à cette époque déjà spécialisé dans l'approvisionnement agricole de la région parisienne (Cavailhès, 1983). La région de N* y constitue un pôle moderne de grande industrie et ne semble pas menacée pour l'instant. La simple comparaison entre Châtillonnais et Auxois infirme l'idée de "l'industrialisation" comme succession simple de l'ère industrielle à une ère paysanne pré-industrielle et montre une réalité plus complexe de désindustrialisation, de spécialisation agricole récente et de transfert de main-d'œuvre entre micro-régions (on trouve à N* des ouvriers venus du Châtillonnais). Elle permet de mettre en cause la dichotomie traditionnelle du monde social, qui oppose dans un même mouvement le rural à l'urbain comme le monde paysan au monde industriel en prophétisant le meurtre du premier par le second, et qui rend du même coup aveugle à tous les phénomènes intermédiaires entre villes et campagnes, prolétariat et paysannerie, petite production marchande et

⁽¹⁾ Si le Recensement Général de l'Agriculture (RGA) de 1970 distingue l'activité extérieure de l'activité sur l'exploitation, celui de 1980 désigne une profession principale et une activité secondaire, obligeant ainsi les enquêtés à hiérarchiser les deux activités selon des critères non explicites. Ce flottement est l'indice des difficultés que pose aux statisticiens l'analyse de ces situations incertaines et "marginales". On ne peut pourtant considérer ce phénomène comme une survivance vouée à disparaître puisque la double activité du chef d'exploitation concerne 21,8 % des exploitations en 1970 et 22,3 % en 1980 (BRUN, LACOMBE, LAURENT, 1982, p. 8). On constate par ailleurs une croissance relative, parmi les membres de la famille du chef d'exploitation, de la part des actifs extérieurs par rapport aux actifs sur l'exploitation (33,1 % en 1977 contre 26,8 % en 1970, *ibid.*, p. 10). Dans le cas des chefs d'exploitation double-actifs, comme dans celui des membres des ménages agricoles actifs extérieurs, la part des "ouvriers" est importante (36,1 % en 1970 dans le premier cas ; 62,2 % des hommes en 1977 dans le second cas, *ibid.*, p. 27 et p. 29).

⁽²⁾ L'enquête de terrain a eu lieu en 1983-84 ; elle a été menée suivant les principes ethnographiques d'observation, d'écoute attentive des indigènes et de "participation". On trouvera le récit de l'enquête elle-même, ainsi que ses résultats complets sur le "travail-à-côté", dans la thèse de doctorat de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales (WEBER, 1986) ; cet article est une première version du chapitre 3.

⁽³⁾ L'histoire industrielle de cette région fait l'objet d'un programme de recherches de l'Association pour la sauvegarde et l'animation des Forges de Buffon ; je tiens à remercier ici Serge Benoît pour ses vues pénétrantes sur l'histoire régionale et pour le travail de coordination qu'il effectue avec ténacité depuis plusieurs années. Par ailleurs, cet article a bénéficié de la relecture et des conseils critiques de C. Grignon, A. Barthez, M. Pialoux, A.R. Garcia et C. Auzias.

capitalisme, ou qui conduit à les considérer *a priori* comme des survivances vouées à disparaître.

A première vue, l'ancienneté et le caractère précocement moderne de l'industrialisation à N* (4) laisseraient supposer que la population locale présente tous les caractères d'un prolétariat constitué, au plein sens du terme. C'est en effet une ville à majorité ouvrière (53 % de la population active sont classés dans la CSP "ouvriers" au recensement de 1975), qui vote régulièrement à gauche (5). On s'attend donc à y trouver de fortes traditions ouvrières (solidarité, conscience de classe, homogénéité de culture) dues à l'emprise séculaire d'une mono-industrie à grande échelle. Cette belle simplicité théorique est malheureusement démentie, d'emblée, par l'observation ethnographique. On entend bien vite parler de "jalousie" entre ouvriers. On perçoit l'existence de conflits locaux. Travail au noir et climat de délation existent.

Trois faits doivent être pris en compte si l'on veut comprendre la composition et les conditions d'existence de cette population. Tout d'abord, il s'agit d'un prolétariat constamment renouvelé (sans parler des flux migratoires anciens, un tiers de la population active recensée à N* en 1975 n'y résidait pas en 1968) ; en second lieu, l'aire de résidence des ouvriers des usines est étonnamment vaste (plus de 40 % du personnel se disperse sur 94 communes réparties dans une dizaine de cantons du Nord de la Côte-d'Or et de l'Est de l'Yonne) ; en troisième lieu, 80 % du personnel ouvrier travaille en équipes, principalement en deux postes. Nous avons donc affaire à une population ouvrière à forte mobilité géographique, relativement dispersée et largement soumise aux rythmes quotidiens du travail posté. C'est à partir de ces données spécifiques qu'il faut analyser l'extension remarquable des "travaux d'appoint" qu'on peut observer localement et dans lesquels le travail agricole tient sa place (6).

Le premier problème est de nommer et de circonscrire ce "travail de loisir", travail effectué pendant le temps laissé "libre" par l'usine. En effet, hors de l'usine, les ouvriers ne sont pas de simples consommateurs consacrés à la reproduction de leur force de travail. Ils manifestent de multiples façons leur volonté de "travailler pour soi", de **produire** pour leur propre compte, échappant ainsi partiellement (mais le plus possible) à l'usine. Volonté réalisée pleinement, à leurs yeux, par les travailleurs "indépendants", artisans ou commerçants, qui sont "à leur compte". Volonté qu'ils expriment, pour eux-mêmes, dans des formules du genre : "je vais pas faire que bosser et dormir", "je suis un numéro de série à l'usine, ça suffit". Les travaux d'appoint sont parfois nommés "travail à l'extérieur", en particulier par des militants syndicalistes. "L'extérieur" absolu signifie donc l'extérieur de l'usine, et cette formule renvoie à une opposition fondamentale pour les ouvriers hommes entre l'intérieur de l'usine ("là-bas dedans") et son extérieur ; mais cette expression prend tout son sens si l'on considère que les

(4) C'est en 1894 que s'implante à N* une usine de fabrication de tubes d'acier qui atteindra en 1910 l'effectif, rare à l'époque, de 2 000 ouvriers, en utilisant une technologie de pointe. Cette usine devient une pièce-maîtresse d'un groupe industriel national (SMMA puis LMA) puis perd progressivement de son importance à mesure que le groupe s'étend. Elle est devenue filiale du groupe Vallourec depuis 1957 (OMNES, 1979). Aujourd'hui, quatre établissements liés entre eux emploient environ 3000 personnes à N* et dans ses environs.

(5) La mairie est communiste depuis 1971. En 1974, les deux cantons où sont implantées les usines accordent une large majorité à François Mitterrand ; ils sont entourés de cantons "ruraux" à majorité giscardienne (RICHARD, 1978, p. 470).

(6) Si, pour l'ensemble de la Côte-d'Or en 1979-80, le pourcentage de chefs d'exploitation double-actifs (14,2 %) est inférieure à la moyenne nationale, dans le canton de N*, on en recense 20 % ; dans les deux cantons limitrophes où résident des ouvriers des usines : 12 à 16 %, et nettement moins dans les cantons voisins sans résidences ouvrières (moins de 9 %) (Source : RGA 1979-80).

hommes n'aiment pas rester "à l'intérieur" des maisons, cet intérieur-là étant en principe domaine féminin. On peut donc difficilement considérer ce "travail de loisir" masculin, même dans ses formes les moins marchandes, comme un travail "domestique", à moins d'élargir le sens originel de ce terme. Si les femmes préfèrent, plutôt que de sortir, faire rentrer le "dehors" à l'intérieur (pots de fleurs, balcons pour le séchage du linge), les hommes, même dans le cas des travaux les plus liés à la maison (bricolage), les effectuent autant que possible "dehors", dans leurs "ateliers", aménagés en sous-sol ou dans les garages, auxquels on accède en "sortant".

On dit aussi couramment "*travailler-à-côté*", accentuant ainsi le caractère "central" de l'usine et le caractère ludique de ce travail-là (on dit bien qu'on s'offre de "petits à-côté" quand les menus sortent un peu de l'ordinaire). Ces deux expressions, travailler "à l'extérieur" ou "à côté", désignent un ensemble d'activités dont nous essaierons d'abord de dégager les caractères communs avant de nous intéresser à leur diversité. Mais pour donner une première idée de celle-ci, voici les cas les plus répandus de travail-à-côté : bricolage (c'est-à-dire l'ensemble des activités "domestiques" masculines) qui devient, s'il est effectué contre paiement, un travail d'artisan du bâtiment plus ou moins déclaré ; travail agricole qui va de la production de miel à l'exploitation de 30 ha avec laitières ; second emploi salarié, le plus souvent à mi-temps, dans les transports ou les services. En excluant le bricolage, un responsable syndical estimait que ce travail à l'extérieur concernait, au plan national, de 60 à 70 % des ouvriers hommes de la métallurgie. Si cette estimation nationale reste, bien sûr, à contrôler, ces pratiques sont effectivement très répandues dans la région de N* parmi les ouvriers de l'usine qui travaillent en deux postes (7).

Le goût de l'activité

Avant de revenir sur la diversité du phénomène, qui contribue à rendre difficile une dénomination commune, tenons-nous-en à la formule "travail-à-côté" et essayons de voir quelles autres possibilités s'offrent aux ouvriers pour l'utilisation de leur "temps libre". En d'autres termes, pour définir le travail-à-côté, examinons ce à quoi il s'oppose : quels sont ceux, à N*, dont on ne dit pas qu'ils travaillent-à-côté ?

En gros, il y a, d'une part, ceux qui n'ont rien en dehors de leur travail salarié et se retrouvent au café ; d'autre part, ceux qui ont un "*hobby*" (8) et des loisirs, c'est-à-dire ceux qui "ont", en dehors de leur travail salarié, quelque chose qu'on ne définit pas localement comme du travail. Pour dire vite, ceux qui travaillent-à-côté se tiennent à égale distance de l'inactivité et du loisir. Ils évitent, et redoutent par-dessus tout, l'inactivité qui transformerait leurs temps libres en temps morts. Ils ont sous les yeux, comme modèles répulsifs, les ouvriers qui, ne sachant que faire ou ne pouvant rien faire, se retrouvent soit "enfermés" chez eux (où ils "tournent en rond") soit constamment au café - lieu de sociabilité apprécié par les gens seulement à certains moments rituels, mais jamais à ces heures de milieu d'après-midi ou de matinée qui sont justement libérées par le travail posté. Le risque du café leur paraît toujours présent, lié à la vie "urbaine" pour ceux qui résident dans les villages et lié surtout à l'inactivité. Un fermier d'un village proche, parti à l'usine faute de terres, justifie ainsi son choix de rester sur la ferme de son frère : "*Qu'est-ce que j'aurais fait à N* ? J'aurais été au café toute la*

(7) J'estime personnellement que la moitié de ces ouvriers ont un travail-à-côté autre que le simple bricolage.

(8) J'appelle ici "*hobby*" une forme de loisir pratiqué par les petits cadres qui imaginent qu'elle pourrait se transformer en métier "indépendant" à temps complet.

journalière". Une femme d'ouvrier se félicite chaque fois qu'elle voit quelqu'un décider de "bricoler" (terme qui désigne tout travail non rémunéré) : "*ça l'empêchera toujours d'aller au café*".

Même sans le spectre du café, l'inactivité paraît un drame majeur. Accompagnée d'une ouvrière, j'ai rencontré un ouvrier de 50 ans qu'une maladie de cœur condamnait à l'inactivité totale. Le ménage était plutôt à l'aise avec le salaire de l'épouse, ouvrière, la pension d'invalidité du mari, trois enfants sur les quatre mariés et tirés d'affaire. Anciens agriculteurs, ils possédaient encore une vingtaine d'hectares qu'ils louaient, et habitaient un confortable pavillon neuf (construit grâce aux indemnités d'assurance de l'ancienne ferme qui avait brûlé, c'est-à-dire sans dettes). La réaction de ma compagne me surprit : "*Il me fait pitié cet homme*". C'était l'idée qu'il ne pouvait passer ses journées qu'à lire et à regarder la télévision. Lui-même souffrait comme d'une honte de ne pouvoir rien faire, même pas son jardin. Cette même ouvrière avait vu sans sourciller une famille de fermiers et d'ouvriers d'usine très démunie, vivant presque dans un taudis et affligée de plusieurs handicaps très lourds à mes yeux et dont le moindre n'était pas qu'ils me semblaient s'épuiser sans espoir à faire survivre une ferme à bout de souffle.

On pourrait multiplier les faits d'observation qui montrent que l'activité (à défaut d'un autre terme) dans les temps libres est un pôle essentiel de l'existence des ouvriers à N*, et que le "courage" (employé ici dans le sens d'ardeur à la tâche et opposé à la fainéantise, suprême insulte) y est une valeur fondamentale. Ceux qui en sont "privés" sont tantôt plaints, tantôt blâmés, souvent les deux à la fois. Or activité et courage ne sont pas des valeurs entièrement liées à des considérations utilitaires ou intéressées. En effet, parmi les activités valorisées, certaines tâches "gratuites" sont appréciées pour le plaisir du "travail pour soi" qui y est incorporé. Prenons l'exemple du jardin : les fleurs y sont l'objet de soins particuliers, alors même qu'on en donne une grande partie (9). On peut m'objecter que le résultat (esthétique et social) prime l'activité elle-même ; or j'ai pu constater pour avoir participé à la construction d'un char de calvacade (10) — tâche difficile, coûteuse en temps — que le plaisir du résultat (là aussi, à la fois esthétique et social) était secondaire par rapport au plaisir du faire. La pluie avait en effet gâché un peu le déroulement de la calvacade, mais nullement entamé le plaisir qu'avaient eu les "fabricants" du char à le construire. Une de leurs plaisanteries les plus fréquentes avait été : "*Si on travaillait pour un patron, on en ferait beaucoup moins*". Cela montre qu'un travail exécuté hors de l'usine procure, outre le plaisir d'une activité entièrement contrôlée par soi-même ou ses pairs, la jouissance d'une revanche (11), comme si on avait le sentiment aigu de voler à

(9) F. Zonabend (1980, pp. 81-97), en analysant le rôle des jardins à Minot, village d'agriculteurs proche de N*, note elle aussi l'importance des échanges "cérémoniels" de fleurs et de plants. C'est là un des traits qui rapprochent la population ouvrière que j'étudie ici d'une population d'agriculteurs à temps complet : notons toutefois que, chez les agriculteurs de Minot, le jardinage est tâche féminine, tandis que les ouvriers de N* en font une spécialité masculine valorisée. Ainsi, le jardin, tâche féminine dans l'agriculture, devient une bricole masculine dans le transfert d'une pratique paysanne en milieu ouvrier, et cette différence essentielle montre, me semble-t-il, l'importance de l'opposition fondatrice entre travail en usine et travail-à-côté. Bien que F. Zonabend ne souligne pas la signification sociale d'une telle "réinterprétation", elle note qu'à Minot-même, certains ouvriers ou retraités urbains font eux-mêmes leurs jardins et deviennent ainsi des "spécialistes".

(10) Chaque année a lieu à N* la "calvacade", défilé de "chars" qui a gardé les caractéristiques d'un Carnaval, bien qu'il ait lieu aujourd'hui au mois de mai. Cette fête est l'occasion pour certaines associations de loisirs locales de s'exhiber, ainsi que pour leurs homologues des villes voisines. L'exemple pris ici est celui d'un char construit par un comité de quartier composé exclusivement d'ouvriers et sur lequel une partie du comité a défilé avec ses trois "reines".

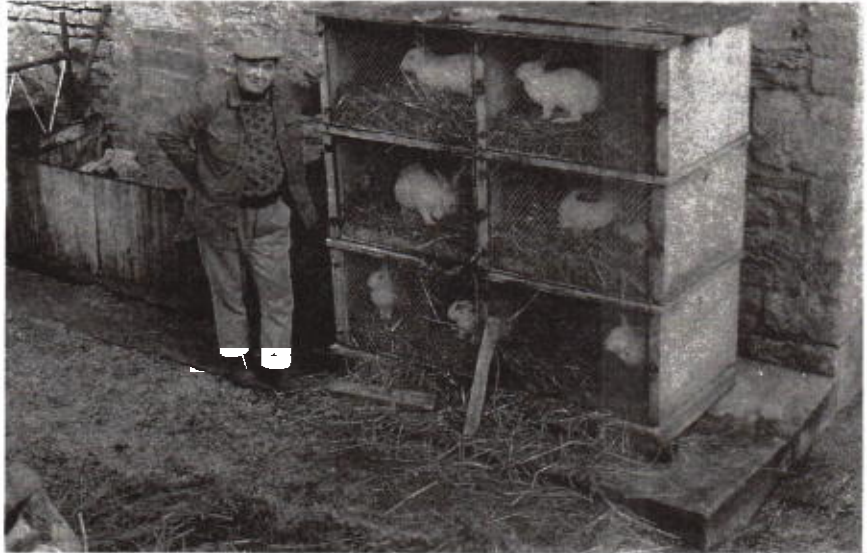
(11) Cette idée de "revanche" a été dépassée après un approfondissement de l'enquête à propos de relations entre les ouvriers et "leur" usine (WEBER, 1986, pp. 96 et sq.).

l'usine une part de son temps de travail et de sa force de travail, c'est-à-dire en réalité de la "récupérer".

Il me semble que, même dans le cas d'activités exercées pour un second patron (perçu d'ailleurs tout différemment du premier), cette revanche sur l'usine soit un élément non négligeable de la décision. En effet, il arrive souvent que l'usine propose des heures supplémentaires, entrant en concurrence avec les diverses utilisations possibles du temps à l'extérieur, et perçues, de plus, comme un moyen commode pour éviter d'embaucher. On critiquera plus celui qui les accepte sans mot dire (ou même qui est connu pour les réclamer) que celui qui travaille-à-côté. C'est que celui qui se contente d'heures supplémentaires pour arrondir son mois ne prend pas de revanche sur l'usine ; au contraire, il manifeste par là qu'il lui est pieds et poings liés et qu'il n'a pas les moyens de s'arranger "à côté". Il prouve en quelque sorte qu'il est entièrement lié à l'usine, qu'il y est "cloué", selon l'expression d'un ouvrier.

A ce point de l'analyse, deux remarques s'imposent. On pourra classer plus loin le travail-à-côté selon ses formes de rémunération et selon son caractère utile ou désintéressé. Mais on peut déjà comprendre, avec l'exemple du char de calvacade, que certaines de ces activités soient non seulement gratuites mais "à perte", sans que cela n'entame ni le plaisir du faire, ni celui de la "revanche" (les deux étant, à mon avis, extrêmement liés). Cette remarque n'est pas sans importance pour les activités agricoles.

Photo 1.
Un ouvrier retraité,
résident d'un
village ouvrier,
pose fièrement
devant ses lapins
(Photo F. Weber, 1979)



C'est le moment de noter l'ambiguïté politique de ces phénomènes. On vient de voir, avec les réactions contre les heures supplémentaires, que le goût du travail-à-côté peut s'accompagner d'une certaine conscience politique. Le raisonnement "si tout le monde refusait les heures supplémentaires, l'usine serait contrainte d'embaucher quand elle a du travail" ne serait probablement désavoué par aucun syndicat. Mais ceux-ci sont loin de faire l'analyse de la récupération de la force de travail, que j'ai développée ici et qui est d'ailleurs rarement exprimée sous cette forme par les intéressés. Sans même aborder le problème des activités rémunérées (d'autant plus critiquées qu'elles sont plus clairement dirigées vers l'obtention d'un deuxième salaire), les syndicats considèrent le développement des bricolages comme un corollaire de la crise et de la dépolitisation. Un militant syndical déplore que même les copains du syndicat cèdent au démon des aménagements domestiques ; il constate que cela entraîne un désintéret pour tout ce qui

concerne l'usine — à double tranchant, puisque l'on délaisse le syndicat comme le patron, et que la baisse de la conscience professionnelle (visible dans les efforts vains des agents de maîtrise pour intéresser les ouvriers aux commandes en retard et pour lutter contre les malfaçons) s'accompagne d'une baisse de la conscience syndicale.

Qui sont donc ceux — mis à part les militants syndicaux les plus fidèles — à qui échappent ces joies de l'activité ? Nous avons vu plus haut, avec l'ouvrier cardiaque, les cas d'impossibilité physique, vécus comme l'amputation d'une capacité essentielle : celui qui ne peut plus travailler n'est plus rien. On pourrait probablement retrouver une hiérarchie indigène de gravité des maladies classées selon le degré d'inactivité qu'elles entraînent. Nous avons vu aussi le cas de ceux qui "préfèrent" les heures supplémentaires, parce qu'ils sont dépourvus du réseau de relations qui permet l'efficacité du travail-à-côté.

Il y a également d'autres cas, qui se manifestent entre autres par la fréquentation assidue des cafés. Hors des moments rituels d'affluence, on y trouve (sans compter une partie des "invalides") des célibataires et des divorcés, c'est-à-dire des hommes dépourvus de "maison", au sens de maisonnée, famille autour d'un foyer. Cette absence leur enlève le centre autour duquel s'organise le travail-à-côté ; on ne bricole pas sans un "projet" familial, fût-il mince, et on ne travaille pas pour un double salaire sans charges de famille. L'absence de famille rend absurde le projet de construction d'une maison individuelle, auquel est liée une partie considérable du travail-à-côté : la maison est à ce point liée à la famille qu'un divorce pose en premier lieu le problème difficile de la vente du pavillon. Il faut encore, pour que ces isolés fréquentent les cafés en permanence, qu'ils soient dépourvus des liens sociaux dans lesquels s'insère une grande partie du travail-à-côté et sur lesquels nous reviendrons. On trouve avec eux, souvent, ceux qui travaillent en trois équipes ou plus, car la désorganisation du temps entraînée par le travail de nuit une semaine sur trois brise l'équilibre fragile entre la demi-journée à l'usine et la demi-journée "à côté" (12).

A partir de ces observations, forcément incomplètes puisque ceux qui n'ont rien à-côté peuvent rester chez eux, on peut faire l'hypothèse que les exclus du travail-à-côté se recrutent plutôt dans la frange la plus mobile, la moins enracinée localement, la plus précaire. S'ils sont à l'usine, ils y occupent des postes très contraignants (qui ne sont pas forcément les moins qualifiés ni les moins bien payés), ceux qu'on fait en 3×8 , que l'usine donne d'ailleurs en priorité aux hommes seuls. On les trouve aussi occupant des emplois ouvriers particulièrement instables, dans le bâtiment ou les travaux publics. Ils ont en tous cas en commun de n'avoir aucun projet et peu d'insertion locale. On comprend mieux dès lors qu'ils soient à la fois plaints et critiqués, et que leur position soit redoutée comme une déchéance toujours possible.

Hobby ou travail-à-côté : l'exemple de l'agriculture

Ainsi, le travail-à-côté, activité parfois désintéressée et toujours dirigée contre l'emprise totalitaire de l'usine, s'oppose au vide de l'inactivité ou plus exactement d'un travail exclusivement "intérieur" à l'usine — soumission contrainte ou abdication lasse des plus démunis. Il est significatif qu'on dise indifféremment "travailler à-côté" ou "avoir quelque chose à côté". Mais pour le définir complètement, il faut l'opposer aussi à ce que j'appelais plus haut "loisir" ou "hobby". Cette deuxième opposition est plus délicate à circonscrire, car elle ne se cristallise pas dans une attitude de rejet volontaire comme c'est le cas pour l'inactivité. Loisirs et

(12) Ces quelques indications sur la fréquentation des cafés à N* proviennent d'une enquête chiffrée dont on trouvera les résultats chez Florence Weber (1986, pp. 87 et sq.).

"*hobbies*" ne sont pas volontairement fuis par les ouvriers, qu'ils travaillent-à-côté ou non ; ils leur sont étrangers.

Pourtant, les *hobbies* sont parfois formellement très proches du travail-à-côté, comme nous le verrons dans le cas de l'agriculture. Ils sont, de plus, le fait de gens qui travaillent aussi à l'usine et dont la non-appartenance au monde ouvrier n'est pas d'emblée acquise : jeunes techniciens, contrôleurs ou chefs d'atelier, agents de maîtrise, petit personnel d'encadrement, que nous appellerons sans distinction "cadres", étant bien entendu que nous ne parlons ici ni d'ingénieurs ni même de cadres moyens mais de ces franges intermédiaires, directement liées à la production, dont la position de classe est particulièrement mal définie. C'est peut-être justement cette contiguïté qui permet de mieux saisir les différences. La plus évidente, pour notre propos, est que ces cadres associent, dans leurs discours sur leurs loisirs, c'est-à-dire dans la représentation qu'ils en donnent, l'affirmation d'une passion désintéressée et un projet, d'allure rationnelle, de reconversion professionnelle.

L'agriculture reste l'exemple le plus pertinent pour comparer *hobby* et travail-à-côté. La distance entre l'agriculture comme *hobby* et l'agriculture comme travail-à-côté est très bien sentie par les intéressés : ce sont deux mondes étrangers l'un à l'autre. Poussés à comparer leurs situations respectives, un ouvrier qui travaille-à-côté dans l'exploitation familiale et un "cadre" qui a fait de l'agriculture son *hobby* réagissent par l'incapacité à se mettre en posture de comparaison : "*Ce n'est pas la même chose*", "*Ils sont pas comme nous*". Bien qu'ils se connaissent, ils ne nous enverront jamais l'un à l'autre quand on leur demandera d'indiquer d'autres personnes "dans leur cas".

Quels sont donc les fondements pratiques de cette distance revendiquée par les intéressés ? Tout d'abord, les cadres qu'on interroge sur leurs *hobbies* ont un discours tout prêt, celui de la passion. On aime ou on n'aime pas. Quand on aime, on "adore" ce que d'emblée on considère comme un *métier* — ni bricole, ni passe-temps — un métier qu'on veut se donner les moyens d'exercer. Une telle attitude contraste avec la difficulté ou la réticence qu'ont les ouvriers à parler de leur travail-à-côté, même quand il est agricole. Cette différence peut, bien sûr, s'expliquer en partie par les rapports différents que cadres et ouvriers entretiennent avec le langage et avec l'enquêtrice. Nous avons tenté de réduire cette difficulté en effectuant les entretiens avec les ouvriers en compagnie d'une ouvrière, qui parlait d'avance le même langage. Il semblerait donc qu'elle vienne surtout des statuts très différents du *hobby* et du travail-à-côté. Le travail-à-côté est une pratique quotidienne sans discours, pratique si "naturelle" qu'on ne cherche ni à l'expliquer ni à la légitimer ; le seul discours possible à son sujet est un discours pratique, dialogue entre collaborateurs ou entre utilisateurs du même produit, considérations sur les difficultés rencontrées ou sur les réussites obtenues. Les difficultés à le nommer, pour entrer en matière, me paraissent significatives : il ne faut pas demander à un ouvrier s'il pratique l'agriculture, même en le sachant d'avance (s'il est recensé dans le RGA) ; il se bloquerait aussitôt : "*Non, non, vous faites erreur, je ne suis pas agriculteur, je suis ouvrier d'usine*". Il vaut mieux lui demander quel est son passe-temps favori de façon à minimiser l'importance de sa réponse ; il craint en effet toujours de ne pas être tout à fait en règle. C'est là d'ailleurs la caractéristique de tout travail-à-côté. Il est toujours un peu suspect d'être "au noir", on en craint l'illégalité tout en considérant, *entre soi*, qu'il est normal. Autant c'est, sous sa forme pratique, une des premières choses évoquées entre ouvriers, autant c'est une des choses les plus cachées aux inconnus ou aux membres reconnus des classes supérieures. Au contraire, le "loisir" des cadres s'affiche tout de suite, dans un discours construit d'avance, professionnalisé ; c'est quelque chose dont ils ont plaisir à parler, en entrant dans des détails techniques ou gestionnaires. Cette assurance des cadres à parler de leur *hobby* impressionnait toujours mon accompagnatrice, peu accoutumée à de telles revendications de légitimité.